

Mathieu Gaudet, *Rives et environs*

François Chalifour

Number 92, Summer 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63039ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (print)

1923-2551 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Chalifour, F. (2010). Review of [Mathieu Gaudet, *Rives et environs*]. *Espace Sculpture*, (92), 41–42.

## Mathieu GAUDET, *Rives et environs*

François CHALIFOUR

### LA LIGNE D'EAU

La salle se divise en deux, un pan de mur la traverse presque complètement. À gauche, *Rives*, à droite *Parages*: les deux récentes œuvres de l'artiste montréalais Mathieu Gaudet. L'exposition se tenait à la galerie Plein sud, de Longueuil, sous le titre évocateur de *Rives et environs*. Le sculpteur nous a donné l'habitude d'un travail sobre et sophistiqué où le dessin des matériaux se mêle à leur substance pour créer un jeu raffiné d'oppositions signifiantes, souvent chargé de connotations surprenantes. Dans le catalogue qui accompagne l'exposition, Jocelyne Connolly situe avec à-propos la démarche du sculpteur « dans une originale situation de rénovation de l'art minimal des années 1960<sup>1</sup> ».

Neuf poutres appuyées aux murs ont été savamment tronçonnées. Si bien que chacune semble avoir été négligemment abandonnée là, comme par l'effet du temps qui, inéluctablement, dérange toute organisation. Chaque madrier a été peint de noir sur à peu près les deux tiers de sa longueur, laissant apparaître, à hauteur d'yeux, une découpe parfaitement nivelée, comme un horizon. Plus qu'un horizon peut-être, elle suggère une ligne d'eau, la marque qu'elle pose sur les pilotis d'un quai lorsque la marée redescend. La partie supérieure des poutres est laissée à nu, très finement poncée, pour révéler à la fois la blondeur du bois et le motif contrastant des traits formé par l'aubier.

De l'autre côté, des tables assez étroites, qui prennent l'allure de consoles industrieusement imbriquées les unes sur les autres, sont collées aux murs. Le dispositif est complexe, chaque élément faisant

voir les tranches ondulantes de leur construction stratifiée. Elles évoquent clairement les battures calcaires, des couches superposées de schistes argileux le long du Saint-Laurent, par exemple, ou encore les abords dégradés d'un lac dans les forêts du plateau laurentien.

Dans le cas des deux œuvres, les pièces se referment sur le spectateur qui se place, en quelque sorte, au centre de celles-ci, entouré sur trois côtés. Cette mise en place fait que le paysage ne s'offre pas comme une vue lointaine, mais bien plus comme un cyclorama à l'intérieur duquel le regardeur est pris à partie. La peinture de la Renaissance avait pour projet de traduire sur une surface la sensation de profondeur du paysage. En reprenant à son compte la question de la représentation du paysage, Mathieu Gaudet inverse, dans une certaine mesure, cette proposition et démontre le paradoxe inhérent à un tel programme.

Considérant dans les installations

de Mathieu Gaudet cette notion de profondeur, la première préhension qu'on en conçoit, c'est celle du plan d'eau, lac ou fleuve, celui-là même qui se situerait très précisément devant les éléments de sculpture montrés. Ainsi, le spectateur se trouve-t-il en lieu et place de cette eau qui, bien que fortement évoquée par la géométrie même de l'œuvre, reste absente des images, retirée.

Il en devient donc la jauge, les deux pieds sur le fond marin... Mais qu'en est-il de cette profondeur aquatique sinon que son absence. En fait, le travail de l'artiste s'édifie exactement là, dans ce rapport avec la profondeur invisible et conceptuelle, dans ce rapport avec la surface visible et pragmatique. Le plan d'eau, donc, lac ou fleuve, se conçoit dans son épaisseur, mais ne se perçoit que par sa surface.

En effet, tout ce que l'on ressent est profondeur, tout ce que l'on voit est surface. Tout ce que Mathieu Gaudet présente à la vue, dans ces



Mathieu GAUDET, *Parages*, 2009. Acrylique sur bois. 9 éléments de 15,24 x 15,24 x 243,84 cm. Photo : Guy L'Heureux.

deux pièces, ce sont chaque fois, partout, les indices des profondeurs, alors que l'œil ne voit que l'extérieur des formes, leur ultime enveloppe, le point de contact entre l'air et l'objet. Les plages de *Rives*, succession d'alluvions, couches sur couches de gravats qui se superposent, ne sont toujours pour l'œil que l'extrême superficialité des choses. Les poutres de *Parages*, dans leur densité propre, épaisseur sur épaisseur depuis le bois de cœur jusqu'à l'écorce, ne sont toujours pour le regard que la vibration chromatique de l'épiderme. Creusons-nous dans l'enfoncement même du sol, plongeons-nous dans l'abysse même de l'onde, partout le regard ne rencontre que surfaces.

Le geste du sculpteur n'est rien que cela, repousser toujours un peu plus loin, un peu plus creux, la surface de l'objet. Les poutres de *Parages*, pour y revenir, témoignent éloquentement de ce paradoxe tant dans leur partie peinte que leur partie écorcée. Les consoles laminées de *Rives* reprennent exactement cette même idée : partout la suggestion de

la profondeur, du creux, et toujours que l'affirmation de la surface dans son déroulement. Ce qui est apparent est, en définitive, d'une infinie minceur. Bords, chants, côtés, faces, facettes, flancs, pans, parois, profils, tranches, tout pointe vers l'épaisseur des objets, mais rien ne la constitue jamais. L'espace de la sculpture de Mathieu Gaudet ne peut être que proprioceptif. C'est un espace qu'on conçoit parce qu'on l'occupe, et parce qu'on l'occupe, on en ressent les dimensions véritables, à commencer par sa profondeur. C'est ici que le gant se retourne et que la proposition s'affirme comme le parfait contraire, ou miroir, de l'art de la Renaissance. Le corps ne se projette pas dans le paysage par une opération métaphysique ; plutôt, il réalise l'espace par une intégration physique.

Tout se joue sur un glissement de l'apparence et de l'apparaître. Il y a un peu, dans le travail de Mathieu Gaudet, de ce conflit entre image et objet « de ce que je nommerai les figures figurantes. Les figures figurantes, qui figurent de manière

toujours contradictoire. Qui admettent, et même exigent, leur antithèse constamment maintenue. Qui n'ont pas encore décidé à quoi elles vont s'identifier<sup>2</sup>. » Surface de la matière, profondeur de l'espace : la ligne d'eau. ←

Mathieu Gaudet, *Rives et environs*  
Plein sud, centre d'exposition et d'animation en art actuel à Longueuil  
19 novembre – 20 décembre 2009

**François CHALIFOUR** exerce sa pratique en art depuis plus de vingt-cinq années. Il est président du conseil du centre d'artistes AXENÉO7. Il est membre de la Société canadienne d'esthétique depuis 2000. L'auteur a écrit de nombreux textes critiques et théoriques pour des revues telles que *Visio* et *Liaisons*.

#### NOTES

1. Jocelyne Connolly, « Penser l'horizontalité, regarder l'horizon », *Mathieu Gaudet, Rives et environs*, Longueuil, Plein sud, centre d'exposition en art actuel, 2009, p. 2.
2. Georges Didi-Huberman, *Phasmes. Essais sur l'apparition*, Paris, Éditions de Minuit 1998, p. 93.



Mathieu GAUDET, *Parages*, 2009.  
Détail. Photo : Guy L'Heureux.

←  
Mathieu GAUDET, *Rives*,  
2004-2009. Masonite, bois, métal.  
Dimensions variables.  
Photo : Guy L'Heureux.